REVERIES.

QUATRIÈME SÉRIE.

XXXI

Nous voilà parvenu, M l'Editeur, à notre trente-et-unième *Rêverie*. Celles qui l'ont précédée forment la matière d'un gros volume qui ne paraîtra jamais. Donc, paix à leurs cendres!

Vous ayant exprimé le désir de déposer la plume, vous avez bien voulu nous assurer que notre collaboration ne déplaisait pas trop à nos lecteurs, et qu'aucun n'en demandait la suppression. C'est sur cette encourageante déclaration que nous avons repris notre tâche.

—

Peut-être avez vous connu à la Nouvelle-Orléans M. Jacques Darois. Nous évoquons ici des souvenirs d'un bon tiers de siècle,—ce qui prouve que nos réminiscences vont loin.

Ce brave homme était très répandu et très estimé parmi les Louisianais de langue française. On voyait en lui le type de l'honnête commerçant. A diverses reprises, il avait donné des preuves de la plus haute et de la plus austère probité. Aussi, ses succès en affaires furent-ils aussi modestes que lents. Il ne figurait cependant pas au nombre des plus maltraités de la Destinée, tout au moins commercialement parlant.

Venu de France fort jeune et les goussets vides, il se mit courageusement au travail: et bien qu'au début ses salaires fussent humbles, il parvint, par son remarquable esprit d'économie, à former un petit noyau d'épargne. Quinze années d'efforts tenaces et de sagesse exemplaire le mirent à la tête d'un petit capital qui lui permit de s'établir.

Il organisa donc une maison de commerce et, deux ans plus tard, se maria. Depuis longtemps, il avait, au cœur sa chère Isabelle; mais, en homme prudent, il voulut, pour monter ménage, attendre d'être en situation de le soutenir Il traitait l'amour en homme d'affaires—et les affaires, qu'il aimait beaucoup, en amoureux.

Jacques Darois, s'étant capitonné un nid très confortable, se sentit complètement heureux et se dit: "Maintenant, tout à la besogne! Piochons pour les vieux jours, pendant que nos muscles possèdent encore la vigueur et l'élasticité de la jeunesse. Le repos s'achète par le travail."

Et le digne homme—né méthodique—édifia pour son intérieur conjugal un genre de vie qui eut pour but principal de faire le bonheur de ceux qui l'entouraient, - mais tout particulièrement celui de sa femme, d'où devaient dépendre tous les autres, y compris le sien.

Pour son commerce, il établit des principes: n'acheter jamais à crédit et revendre le plus possible au comptant; maintenir toujours ses dépenses à un chiffre inférieur à celui de ses profits; refuser les transactions hasardeuses, quelle que soit l'importance des bénéfices qu'elles promettent; savoir, enfin, se contenter d'un résultat limité, mais sûr,—une petite réalité valant mieux que de grands espoirs, qui ne sont le plus souvent que des illusions.—C'est, disait-il, le seul moyen de maintenir en état satisfaisant son appétit et son sommeil.

A l'aide de ce système, Jacques Darois conduisit lentement, mais sûrement, au port sa barque de négociant, et s'épargna bien des tribulations.

Lorsque vint l'âge du repos, il put se retirer pourvu d'une honnête aisance qui, grâce à ses idées d'ordre, devait largement suffire à ses besoins.

***

Mais si le digne commerçant n'avait eu qu'à se féliciter du sort de ses affaires, il n'en avait pas été de même de celui de sa famille. Il avait eu deux filles, que la mort lui avait prises, l'une à douze ans et l'autre à quinze,—deux boutons de rose d'une beauté remarquable.

A peine était-il revenu de cette cruelle douleur, qu'il perdit sa femme encore à la fleur de l'âge. Il restait seul avec un fils sur qui reposaient désormais toutes ses espérances, mais qui devait assez mal réaliser ses prévisions.

La mort de sa femme, suivant de près celle de ses deux enfants, jeta sur sa vie un voile sombre. Il sentit qu'il n'y avait plus pour lui de bonheur sur terre. Il perdit toute énergie et toute ambition, et courba le front sous les atteintes d'une vieillesse précoce.

Ces événements s'étaient produits vers la fin de sa carrière commerciale. Ils contribuèrent beaucoup à l'abréger. Le malheureux négociant n'avait plus le cœur à l'ouvrage, et se retira pris de découragement et de dégoût. Ce n'est que pour sa famille qu'il désirait la richesse.

Ses foyers, autrefois si joyeux, étaient maintenant mornes, déserts, silencieux. Lorsqu'il rentrait chez soi, tout lui rappelait ses chères mortes et lui torturait l'âme. Et cependant, il aimait vivre au milieu de ses souvenirs.

Souvent, pour combattre son chagrin, on lui conseilla de changer de demeure. Le bonhomme refusa. On aurait dit qu'il trouvait dans sa peine une volupté amère.

En habitant les lieux où avaient vécu les bien-aimées absentes, en touchant les objets qui avaient servi à leur usage, en contemplant sur les murs leurs portraits, il lui semblait qu'elles étaient plus près de lui, il croyait les entendre et se demandait parfois si elles n'allaient pas revenir.... Parfois aussi, il se disait tristement qu'il vaudrait peut être mieux les suivre.

Heureusement, pour le rattacher à l'existence, il avait un fils, grand et robuste garçon de vingt-cinq ans, auquel il avait fait donner une éducation brillante, mais qui n'avait hérité ni de la prudence ni de la sagesse paternelles, malgré de nobles exemples.

Alfred, c'était son nom, causait à son père des soucis très vifs. Comme toute la jeunesse de l'époque, dès qu'il avait eu atteint l'âge de raison, il s'était livré à la folie. Bien que doué d'une nature estimable, il avait contracté des vices qui pouvaient avoir pour résultat des malheurs et briser l'avenir du jeune étourneau.

Son père le savait, et à toutes ses autres douleurs s'ajoutait celle-là, qui n'était peut-être pas la moindre. Il faisait à son fils d'inutiles remontrances, qu'il croyait fructueuses, trompé par l'hypocrisie du jeune débauché.

Il put même un instant croire à sa conversion. Alfred, pour ne pas trop désoler son père, cachait avec succès ses mille fredaines. Il avait, en outre, consenti à se livrer au travail et, grâce au bon renom de sa famille, s'était vu confier dans une administration, un poste de confiance d'une sérieuse responsabilité, qu'il occupa pendant une période assez longue.

***

Jacques Darois trouva dans la conduite de son fils un soulagement.

—Dieu soit loué! s'écria-t-il.

Mais hélas! s'il avait bu à la coupe d'amertume, il était loin de l'avoir vidée! En se retirant des affaires, il avait placé la majeure partie de son argent dans une grande entreprise qui offrait, avec un intérêt convenable, une sécurité que l'on disait parfaite

Or, cette vaste machine fit banqueroute, et les infortunés actionnaires virent glisser entre les doigts des administrateurs malhabiles ou infidèles leur fugitive mise de fonds.

Au pauvre homme, il ne resta que ses yeux pour pleurer cette malencontreuse transaction. Il n'avait plus pour vivre qu'un très mince revenu qui ne devait lui suffire qu'avec des prodiges d'économie.

—Heureusement, disait il, Alfred gagne largement sa vie. Je n'ai à songer qu'à mes besoins qui sont bien modestes. Peu me suffira.

A l'aide de ce raisonnement teinté de philosophie, il retrouva son calme et reprit son petit train ordinaire, ne retranchant de son menu qu'un peu de cognac, dont il était friand.

Alfred continuait toujours sa besogne, mais découchait souvent, ou ne rentrait qu'aux premières heures du matin. Son brave homme de père s'en inquiétait, mais lui épargnait ses remarques.... Ne consacrait-il pas au travail ses journées!....

Une après-midi, un notaire se présente chez lui. Vous êtes M. Jacques Darois? lui demanda-t-il – Parfaitement! – Voici un effet à payer, tiré par votre fils et endossé par vous.... – Endossé par moi! - Voyez-le plutôt. – Ah! oui!.... mais c'est étonnant, incompréhensible!.... Oh! le misérable! dit-il tout bas. Puis, plus haut: Ma mémoire est infidèle. C'est l'âge, sans doute, à moins que ce ne soient les malheurs.... Oui, cela semble bien être ma signature – Eh bien! votre fils ayant déclaré ne pas pouvoir payer, c'est à vous que je m'adresse.

—C'est bien! mais je n'ai pas vu la somme.... 3 500 dollars!.... Ciel, c'est ma ruine! s'écria-t-il en se cachant la tête dans ses mains.... Mais je paierai, monsieur, oui, je paierai, puisque mon nom est dans votre papier.... Attendez, voici mon chèque.... prenez-le, c'est mon sang!

Après le départ du notaire, M. Darois se laissa choir dans un fauteuil et se mit à sangloter. Un vieillard qui pleure est un spectacle lamentable.

—Oh! le misérable! s'écria-t-il de nouveau Il a contrefait ma signature; mais devais-je le livrer au déshonneur? Il porte mon nom; il est mon fils; mes ancêtres, ma famille, jusqu'à ce jour, se sont distingués par leur probité.... J'attendrai Alfred; il me donnera ses explications; il aurait déjà dû me les donner, m'avertir, au moins, me dire ce qu'il a fait de cet argent.... Ah! le malheureux.... peut être après tout est-il innocent.

Et ce noble cœur de père ne désirait qu'une chose: c'est que son fils pût se justifier.

Le soir, son fils ne rentra pas; il ne parut pas, non plus, les jours suivants; mais à sa place se présenta un directeur de l'institution où il était employé.

—M Darois, lui dit-il, votre fils a disparu depuis six jours; nous avons examiné ses comptes, et nous constatons un assez gros déficit.

—Un déficit! répéta M. Darois, pâle et tremblant.

—D'environ quinze mille dollars.

—Ah! mon Dieu!....

—Et comme nous savons que vous êtes l'honnêteté en personne, nous avons voulu, avant de livrer votre fils à la justice, vous demander de combler ce détournement.

—Ah! merci! merci! Oui, certainement, je le comblerai, ce détournement, gémit il, tout égaré et chancelant; je le comblerai, dussé-je, pour y parvenir, sacrifier ma dernière chemise!

Mais vous me promettez, n'est-ce pas? de taire le crime de mon fils.... C'est le premier qui se commet dans ma famille; ce sera le dernier aussi.... Je demande huit jours pour m'acquitter. En attendant, je vous donne ma parole d'honneur, et vous savez que personne n'eut jamais à s'en plaindre.

***

Jacques Darois vendit tout et paya. Il était complètement ruiné.

Avec quelle douleur il se sépara de sa jolie petite maison—une vraie bonbonnière!—et des objets de ses enfants morts,—de leurs armoires encore pleines de leurs vêtements, de leur toilette en bois de chêne et de leurs bijoux,—mais surtout de son lit nuptial, précieuse relique de sa femme!....

O souvenirs qui évoquiez les jours heureux, qui faisiez revivre les illusions de sa jeunesse, les espérances et les ambitions de son âge mûr.... ô souvenirs, vous avez, en vous envolant, déchiré son âme!

Après le règlement des fautes de son fils, M. Darois se retrouva dans une pauvre petite chambre avec quelques dollars pour subvenir à ses dépenses de deux ou trois mois.

Il reçut d'Alfred une lettre datée du Texas, où il lui disait:

"Mon cher père, malgré l'énormité de mes égarements, j'ose vous écrire. Je ne sollicite pas mon pardon,—je n'en suis pas digne; mais je tiens à vous expliquer la cause de mes erreurs.

"Après la grosse perte que vous fîtes dans vos placements d'argent, j'entrepris en secret de vous remettre sur pied. Je me livrai au jeu, où parfois j'avais été très chanceux. Cette fois, c'est le contraire qui s'est produit, et pour rattraper ma veine, je suis tombé dans l'abîme...."

Mais le pauvre homme lisait sans comprendre. Les catastrophes qui s'étaient succédé avec une rapidité désolante, avaient produit sur sa tête l'effet de coups de massue

De tous les malheurs qui l'avaient frappé, il ne lui restait plus qu'un vague et confus souvenir. Sa mémoire s'était brouillée; moralement, sa vie était éteinte. Il était désormais inconscient, et n'avait même plus la conception de ses besoins. Il tombait dans l'idiotisme, qui devait le conduire à la tombe

Un de ses amis, touché de son état, fit des démarches pour le faire accepter dans un refuge.

Jacques Darois, le type de l'honnête homme et le modèle des pères, mourut dans un asile de vieillards.... Mais son nom est resté pur et radieux dans la mémoire de ceux qui l'ont connu.

FRANÇOIS TUJAGUE.

LA COHORTE D'ELITE

DE LA

LÉGION D'HONNEUR.

Napoléon avait divisé la Légion d'honneur en cohortes. On peut dire que celle que forment les femmes ayant porté ou portant la croix est la cohorte d'élite, car cette croix que l'on prodigue aux hommes, une femme doit la mériter cent fois avant de l'obtenir.

L'un des deux chefs de la glorieuse cohorte est Mme Furtado-Heine, dont est annoncée la promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur, l'autre est Mme Rosa Bonheur.

Jusqu'en 1815, la cohorte d'élite se recruta bien lentement. Trois femmes seulement furent décorées par Napoléon Ier: deux avaient servi dans ses armées, Mmes Virginie Ghesquière et Schellinck; la troisième, Mme Anne Biget, était religieuse et s'appelait en religion Sœur Marthe.

De 1815 à 1875 on ne relève sur les registres de la Légion d'honneur que neuf noms de femmes chevaliers: quatre religieuses et Mme Brulon, Perrot, Abicot de Regis, Drevon et Rosa Bonheur, décorée en 1865.

Enfin, depuis une vingtaine d'années, les rangs de la Légion d'honneur s'étant ouverts plus largement aux femmes, un grand nombre de religieuses et Mmes Jarrethout, Dodu, Frary-Gross, Dieulafoy, Nicolle, Marie Laurent, Cahen, Kœchlin-Schwartz, Demont-Breton, sont venues grossir la cohorte d'élite que commandent aujourd'hui Mmes Furtado-Heine et Rosa Bonheur, officiers de la Légion d'honneur.

M. NICHOLAS B. TRIST.

M. Trist, de la Nouvelle-Orléans, est un des plus habiles joueurs de "Whist" du monde. Il prend part dans le moment à un concours, à Brooklyn. Il est l'auteur de ce qu'il est convenu d'appeler les: "American leads."

RIEN DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL.

En ce moment où l'on ne voit partout que des voitures sans chevaux, il est intéressant de rappeler que le premier essai de ces véhicules eut lieu le 23 octobre 1769, il y a donc cent vingt-sept ans.

Cette machine à feu qui était à M. de Gribeauval, lieutenant-général dont la statue est aux Invalides, avait pour but de traîner toutes sortes de véhicules et notamment les canons de l'artillerie.

Les expériences eurent lieu à l'arsenal, en présence de l'inventeur.

La machine de celui-ci était adaptée à un chariot auquel elle devait ainsi faire parcourir un espace de deux lieues en une heure; elle n'avança que d'un quart de lieue en soixante minutes.

M. de Gribeauval fit renouveler cette expérience, et le 20 novembre 1770, sa machine, perfectionnée, traîna dans l'arsenal une masse d'un poids considérable servant de socle à un canon de quarante-huit et parcourut ainsi en une heure cinq quarts de lieue.

La même machine pouvait gravir les hauteurs les plus escarpées et surmonter tous les obstacles de l'inégalité des terrains ou de leur affaissement.

On sait que M. de Gribeauval, qui mourut en 1789, fut inspecteur général de l'artillerie et est l'auteur des tables de construction qui fixèrent les dimensions de chaque pièce d'artillerie. C'est ce qu'on appelle le *système Gribeauval*.

C'est à lui qu'on doit ce système d'artillerie qui a rendu tant de services sous la république et l'Empire.

LE CHIEN.

Je sais bien que la femme
Charmant et qui sourit
Qui n'a point vilaine âme
Aime un peu son mari.

Beaucoup serait peut être
Vouloir plus que l'on peut;
Qui dit mari dit maître
Et le maître plaît peu.

Je sais bien qu'un fils aime
Son père tendrement
Qu'il en hérite même
Tout naturellement

Au plaisir qui l'appelle
A l'amour qu'il rêva,
Le fils ouvre son aile.
Et le reste s'en va.

Je sais bien que chaque homme
A toujours des amis;
Car c'est ainsi qu'on nomme
Ses meilleurs ennemis.

Mais, dit le vieil Ovide,
"Fidèles aux heureux,
Ces amis font le vide
Autour du malheureux."

Aussi, puisqu'il nous aime
Avec sincérité,
Deux fois plus que lui même,
Et dans l'adversité;

Puisque nul chien n'est traître.
N'est faux, n'est artificieux
N'est prussien pour son maître.
Pourquoi l'appeler chien?

J. G.

Une lettre du Docteur Thompson.

Le Dr Thompson, qui fit l'opération de la pierre à Napoléon III, écrit à une feuille parisienne:

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je viens de prendre connaissance de l'article signé par le docteur Edmond Barré et intitulé: "La Maladie de Napoléon III", qui a paru dans votre numéro du vendredi 15 mai. Entre autres choses, l'auteur prétend décrire certains incidents se rapportant à l'opération de la lithotritie que j'ai pratiquée sur S. M. I. Napoléon III, en 1873

C'est particulièrement sur les trois derniers paragraphes de cet article que je désire appeler l'attention, car ils renferment plusieurs détails qui sont d'une flagrante inexactitude. Je viens donc vous prier de vouloir bien insérer dans votre journal les ratifications suivantes qui me paraissent indispensables.

L'auteur affirme: 1. que je "fis le broiement trois jours de suite"; 2 que pendant ce laps de temps l'Empereur était constamment sous l'action du chloroforme"; et 3 "qu'au moment même où le malade expirait il y avait encore une nouvelle dose de chloroforme pour l'endormir".

Permettez-moi de reconstituer les faits tels qu'ils se sont passés.

Mes interventions se sont bornées, sur l'Empereur, à deux opérations aussi courtes que simples, la première a eu lieu le 2, et la seconde le 6 janvier 1873. On ne s'est servi d'aucun instrument, ni entre ces dates ni après.

Le chloroforme n'a été administré que par M Clover, l'anesthésiste le plus connu et le plus expérimenté de Londres, et l'illustre malade dans l'une et l'autre occasion n'est pas resté plus d'un quart d'heure sous son influence. On n'a pas donné le chloroforme en dehors de ces deux occasions et il en résulte que l'affirmation de l'auteur, en ce qui concerne l'administration du chloroforme au moment de la mort, est absolument contraire à la vérité.

Qu'il me soit permis d'ajouter, que je n'ai pas quitté un seul instant la maison de Chislehurst pendant les neuf jours qui se sont écoulés entre mon arrivée et le décès de l'Empereur; que pendant cette période, j'ai été en relations aussi constantes que cordiales avec les médecins de Sa Majesté, le docteur Conneau et le docteur baron Corvisart et qu'ainsi j'étais à même de savoir tout ce qui pouvait se passer.

Il existe, dans la bibliothèque de l'Académie de médecine de Paris, un gros volume in-4 que mon vieil et vénéré ami le professeur Verneuil a présenté à l'Académie, de ma part, il y a quelques années. Ce volume contient, en résumé, mes observations sur chacun des cas de calcul vésical opérés par moi dans le cours de ma carrière, dont le nombre s'élève à 1,016.

Tous ces calculs, à peu d'exceptions près, sont conservés dans le Musée Hunterien, au Collège royal des chirurgiens de Londres, et sont accompagnés d'un catalogue descriptif.

Parmi ces observations, à la page 34 et désigné sous le numéro 311, est le cas de S. M l'Empereur, où l'on trouvera, avec d'autres détails, ceux que je viens de citer, plus le procès-verbal de l'antopsie faite par le professeur Burdon Sanderson, contresigné par MM. les médecins de Sa Majesté et les autres assistants.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de ma parfaite considération,

HENRY THOMPSON,
Chirurgien consultant et professeur de chirurgie à University College Hospital, Londres; membre de la Société de chirurgie de Paris (depuis trente-cinq ans), etc., etc.

LA FÉE QUI COURT.

FABLE.

Je rencontrai l'autre jour une bonne fée qui courait comme une folle, malgré son grand âge

—Etes vous si pressée de nous quitter, madame la fée?

—Ah! ne m'en parlez pas, répondit-elle Il y a quelques centaines d'années que je n'avais revu votre petit monde et je n'y comprends plus rien. J'offre la beauté aux filles, le courage aux garçons, la sagesse aux vieux, la santé aux malades, l'amour à la jeunesse, enfin tout ce qu'une honnête fée peut offrir de bon aux humains, et tous me refusent. "Avez-vous de l'or et de l'argent? me disent-ils; nous ne souhaitons pas autre chose." Or, je me sauve, car j'ai peur que les roses des buissons ne me demandent des parures de diamants et que les papillons n'aient la prétention de rouler carrosse dans la prairie!

—Non, non, ma bonne dame, s'écrièrent en riant les petites roses, qui avaient entendu grogner la fée: nous avons des gouttes de rosée sur nos feuilles.

—Et nous, dirent en folâtrant les papillons, nous avons de l'or et de l'argent sur nos ailes.

—Voilà, dit la fée en s'en allant, les seules gens raisonnables que je laisse sur la terre.

GEORGE SAND

LE GRAND CORNEILLE.

Le grand Corneille, dont la Comédie-Française vient de célébrer le 290e anniversaire de naissance, était-il dans une situation de fortune précaire?

Des érudits et des chercheurs ont essayé, il y a quelque temps, de démolir cette "légende absurde et ridicule." Pourtant il existe des témoignages et des documents qui démontrent clairement que Corneille était pauvre, du moins dans les dernières années de son existence.

La lettre suivante, écrite en 1679 par un Rouennais, parent de l'illustre auteur du *Cid* vient à l'appui de cette thèse Corneille avait, à cette époque, soixante-treize ans:

"J'ai vu hier, M Corneille, notre parent et ami, il se porte assez bien pour son âge. Il m'a prié de vous faire ses amitiés. Nous sommes sortis ensemble, après le dîner, et en passant par la rue de la Parcheminerie, il est entré dans une boutique pour faire raccommoder sa chaussure qui était décousue.

"Il s'est assis sur une planche, et moi auprès de lui, et lorsque l'ouvrier eut refait *son* il lui a donné trois pièces qu'il avait dans sa poche. Lorsque nous fûmes rentrés, je lui ai offert ma bourse, mais il n'a point voulu la recevoir ni la partager. J'ai pleuré qu'un si grand génie fût réduit à cet excès de misère!"

Quelques années après, le grand tragique fut obligé de vendre sa maison natale de Rouen, rue de la Pie, moyennant la somme de 4,300 livres sur lesquelles il n'en toucha que 1,500, le reste étant destiné à l'amortissement de la pension, qu'il payait pour sa fille Marguerite, religieuse au couvent des Dominicaines.

Mais son dénuement devint tel que Boileau alla chez le roi pour faire rétablir la pension de Corneille, que ce dernier avait réclamée à Colbert en termes touchants, et qui depuis quatre ans ne lui était plus servie. Sa Majesté envoya immédiatement à Corneille deux cents louis par l'intermédiaire de Chapelle, parent de Boileau. Quelques jours après, Corneille s'éteignait.

PETITES VÉRITÉS.

Les jeunes prennent d'assaut notre affection et les vieux la mendient

PH. GERFAUT.

L'espace est au lieu ce que l'éternité est au temps

J. JOUBERT.

Nos malheurs devraient nous rendre compatissants à ceux d'autrui. Pourtant ce n'est pas un aveugle qui fera quelque chose pour les Quinze-Vingts ni l'homme qu'on traîne dans une petite voiture qui s'intéressera aux Incurables.

PH GERFAUT.

La ruse a été inventée par les femmes. Les hommes ne sont que des contrefacteurs.

LOUIS AIGOIN

PETITE CAUSERIE.

Est-ce à l'inauguration de la statue de Brizeux ou à celle de Victor Massé, dans sa vieille ville de Lorient, lisons-nous dans une des dernières causeries de M. Jules Claretie, que M. Séché but "*à la statue de Jules Simon*" —toast glorieux—qui amena un si joli *Oh! plus tard!...... plus tard!....* sur les lèvres du philosophe?

Jules Simon, qui avait inauguré tant de statues, trouvait à la fin qu'on en élevait trop et que le marbre, qui n'enrichit pas les sculpteurs, appauvrit les écrivains qui travaillent pour vivre et qui souscrivent. Il se souciait fort peu des hommages posthumes, peut-être bien parce qu'il savait qu'ils étaient inévitables. Il n'était décidément plus heureux qu'auprès de ses petits enfants, de ses fils, de son foyer et de ses livres

Ah! ses livres! Etant ministre de l'intérieur il quittait souvant la place Beauvau pour aller s'enfermer, loin des dépêches des préfets, place de la Madeleine, dans sa chère bibliothèque. Il avait retrouvé, un jour, dans sa cheminée, au lendemain de la Commune, les feuillets plus qu'à demi brûlés d'un manuscrit en trois volumes: l'*Histoire du stoïcisme romain*, un beau livre achevé et devenu cendres! Absolument comme l'*Histoire des salons au dix-huitième siècle* de Louis Blanc, brûlée dans l'incendie des docks de la Villette et le dernier volume du maître livre de M. Joseph Bertrand consummé chez lui.

Mais cette *Histoire du stoïcisme* anéantie, il restait à Jules Simon des raretés de bibliophile, des Alde, la *Chronique de Nuremberg*, l'édition princeps du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, un exemplaire du *Platon* que M. Thiers avait fait copier jadis avec la permission du grand-duc de Toscane et dont seuls, Thiers, Victor Cousin et Jules Simon possédaient un exemplaire. Il avait bien d'autres richesses *livresques* qu'en ces derniers temps, hélas! il ne pouvait plus déchiffrer!

A quoi servirait d'avoir écrit, à l'usage de sa cheminée, l'*Histoire du stoïcisme romain*, disait-il, si c'était pour se plaindre?

Rien ne me semblait plus émouvant et plus touchant que le voir, en ces heures suprêmes, fixer, à l'Académie, sur ceux qui s'approchait de lui, des regards un peux anxieux, par dessus ou à travers ses lunettes noires, et lorsque ses pauvres yeux avaient reconnu un visage ami, de le voir s'éclairer subitement d'une flamme furtive, tandis que les lèvres attristées retrouvaient, pour un moment, leur bon indulgent sourire.

Nous qui l'avions connu si beau, si vibrant, si fort. Mme Jules Simon l'attendait au bas de l'escalier de l'Institut, lui tendait le bras et le guidait, Baucis à la fois et Antigone. Il a, d'ailleurs, supporté vaillamment le poids de la vie jusqu'à la fin, et nulle existence ne fut plus honorée, plus admirée et plus aimée.

—

Et j'ai revu étendu sur son lit mortuaire le vieux philosophe rajeuni par la mort. Tel il était, voilà vingt ans, lorsque Roll le peignit à sa table de travail, tel il était redevenu lui. Le même visage, mais revêtu de la gravité pensive que donne le dernier repos. Les yeux clos, les mains jointes, sommeillant avec crucifix sur la poitrine, Jules Simon, endormi eût semblé le Jules Simon d'autrefois, si la moustache, sur les lèvres closes, n'eût pas été blanche.

Dans cette pièce où il est couché, je me rappelais avoir vu, un soir de juillet 1870—le soir même de la déclaration de guerre—des ballots de papiers, des pétitions entassées, les listes préparées pour le pétitionnement en faveur de l'instruction gratuite et obligatoire, son rêve de lumière! Ils étaient là, ces paquets de papiers attendant les signatures et destinés à la pacifique bataille contre l'ignorance. Du fond de la place de la Madeleine, et, là-bas, des lointains profonds du boulevards, tumultueux, noirs de foule, des rumeurs, des clameurs montaient, dans la nuit d'été et, comme une bourrasque d'orage, entraient dans le logis du penseur par les fenêtres ouvertes.

Jules Simon me montra tristement les ballots de pétitions, et, d'un geste désespéré:

—Voilà, dit-il. Inutiles, maintenant! Tout cela n'est plus bon qu'à faire des gargousses!

Non! Rien n'est inutile et les idées et les hommes ont leur revanche. Il suffit d'attendre—ou de mourir.

M. Jules Simon et le P. Clair.

Le R. P. Clair S. J. a adressé à la *Vérité* la communication que voici:

"Au temps, déjà si lointain, de l'article 7, j'eus l'occasion d'entrer en relations assez intimes avec M. Jules Simon. Causeur charmant, il aimait à évoquer les vieux souvenirs. Un jour il me demanda un peu *ex abrupto*: Avez-vous connu le P. Le Leu? — Non, cher monsieur, lui répondis-je en souriant, par la bonne raison que, lorsque mourut ce vénérable Père, dont Vannes honore encore la mémoire, je n'étais pas né.

"—Ah! pardonnez-moi; je suis si vieux! Eh bien moi, je l'ai bien connu et beaucoup aimé. Je me confessais très régulièrement à lui, quand j'étais au collège de Vannes. C'était au temps des fameuses ordonnances de Charles X contre les jésuites, qu'on disait si puissants, qu'on prétendait avoir le bras si long.... Le fait est (je cite textuellement les mots de M. Jules Simon) qu'ils ne l'avaient pas assez long à Vannes pour *décrocher* du pain. Cela me faisait grand peine. Très pauvre moi-même, je m'imaginais de faire une petite collecte parmi mes camarades pas plus riches que moi, et, le samedi venu, je me rendis à la cellule du P. Le Leu et lui dis, avec un certain embarras, mes gros sous dans la main: "Père Le Leu, vous est-il permis de recevoir quelque chose?"

"Et M. Jules Simon, se redressant avec peine sur son fauteuil (il souffrait de la goutte), imitait l'attitude et le ton du vieillard: "Mon fils, je ne sais trop s'il nous est permis de demander; mais, dans l'état où nous sommes, j'estime qu'il ne nous est pas défendu de recevoir."

"Et le bon Père reçut les gros sous de son jeune pénitent. M. Jules Simon me contait cette petite histoire de son enfance avec un véritable attendrissement. Il me semblait regretter alors la fatale influence exercée sur lui par ce malheureux Victor Cousin, duquel il s'est spirituellement vengé depuis. Après de longs circuits, le philosophe égaré est revenu, vers la fin, à la foi de ses premières années, et cette grâce suprême de conversion n'est elle pas due en grande partie à cette aumône d'un pauvre à des pauvres, non moins qu'au réel courage avec lequel il prit la défense des mêmes persécutés contre les Ferry et les Bert, morts aussi, hélas! mais *sine Deo, sine Christo in hoc mundo?* ...

UNE MISSION MALGACHE.

Ces jours prochains doit arriver à Paris une mission malgache composée de plusieurs personnages de l'entourage immédiat de la reine Ranavalo.

Parmi les membres de cette mission, il faut citer le "beau" Paul Ratsimahaba, ancien élève à l'Ecole militaire d'infanterie de Saint-Maixent, aujourd'hui très en faveur auprès de la Reine, depuis l'envoi en exil de son premier ministre et époux, puis le prince Rakotoumene, parent de la Reine, mais personnage peu intéressant, qui s'est signalé à Tananarive par ses meurtres et ses déprédations. C'est lui qui, un beau soir, fit rouer de coups un malheureux petit soldat français de l'escorte du résident général.

A ces seigneurs de marque sont adjoints les deux fils de Marc Rabibisoa, ancien interprète pour le français de l'ex-premier ministre; puis Raharovony, petit-fils de Rainalaiarivony, gamin d'une dizaine d'années, qui a fréquenté l'école de la mission catholique; enfin le petit-fils du premier ministre actuel, le jeune Jean-Philippe, qui professe depuis longtemps de l'amitié pour la France.

Ajoutons que le chef de la mission, Ratsimahaba, apporte les insignes de grand-croix de l'ordre créé par la Reine et est chargé de les offrir au président de la république.

---

chiez et que vous m'aimiez, monsieur, gardez ce secret pour vous, je vous en conjure!

—Comme ce n'est pas de vous, mais d'un extraordinaire concours de circonstances que je le tiens, vous n'avez pas le droit de m'imposer le silence!

—Aussi, ne fais je que vous supplier, monsieur!.... Et assez! assez, je vous en prie!

—Non! Vous m'entendrez bien jusqu'au bout! prononça-t-il avec l'accent du triomphe. Si vous avez tremblé, si vous tremblez encore devant l'odieuse passion du baron d'Agra et si vous n'osiez demander à personne de vous délivrer de lui, c'est que ce bandit était parvenu à connaître le secret de votre naissance et qu'il vous menaçait de le dévoiler. Et vous, héroïque créature, vous supportiez tout.... pour que votre mère ne cessât pas d'être votre mère, pour toujours demeurer la fille de votre père si admirablement bon.... Voilà la vérité, que je ne faisais que soupçonner tout à l'heure et que maintenant je lis dans vos yeux.... Mais, qu'avez-vous?.... Oh! qu'avez-vous?.... Je vous ai fait mal? Je vous ai dit tout cela trop brutalement?....

Natacha était devenue livide, ses lèvres se décoloraient entièrement, et un grand froid l'envahissait.

Et soudain, comme si on l'avait frappée, elle se renversa et sa tête tomba en dehors du fauteuil.

C'est alors que retentit le cri désespéré de Pierre, son appel;

—A l'aide!.... à l'aide!....

Et il la prenait, l'enlevait, la portait sur un canapé, au moment où sa mère, descendue en toute hâte, pénétra dans le salon.

—Mlle Lacaussade! fit la duchesse, en s'élançant vers la jeune fille. Au milieu de toutes ces complications, nous avions oublié de la prévenir.... Mais que lui est-il donc arrivé?.... Et toi, comment n'es-tu pas avec Claire?

—Maman, on vous expliquera tout cela, bien en détail, dans un instant; mais d'abord occupez-vous d'elle, je vous en supplie! La chère enfant vient de recevoir une si horrible secousse!

La duchesse, qui s'était déjà penchée sur Natacha et, fébrilement, dégrafait son corsage, se retourna une minute vers son fils.

—Tu l'aimes, toi!

—Oui, maman, et j'entends bien l'épouser, et quand vous saurez qui elle est, papa lui-même n'y fera pas d'objection; car, si vous la voyez dans cet état, c'est que je viens de lui apprendre que nous connaissions cette vérité, qu'elle nous cachait avec tant d'héroïsme, d'abnégation, qu'elle n'est pas la fille de M. et Mme Lacaussade.

—Et de qui donc alors?.... balbutia la duchesse toute frémissante.

—Je pense que vous l'avez deviné comme moi, maman?

—Dieu!.... Dieu!.... Serait-ce possible?.... Mais oui, cela est parfaitement possible!.... Si tu savais ce que la princesse Gertrude Serenoff vient de nous apprendre à l'instant même!....

Cependant, la duchesse se penchait de nouveau sur Natacha, achevait de délivrer sa poitrine; et Pierre, s'éloignant par pudeur, allait appeler les femmes de chambre.

En ce moment, le duc et la princesse Gertrude descendaient, tout inquiets.

Et ils arrivèrent dans le salon, comme la duchesse, les mains toutes tremblantes, s'emparait d'une médaille d'argent, guère plus grande qu'une pièce de cinquante centimes, suspendue par une petite chaîne, au cou de Natacha.

Et elle appela aussitôt:

—Pierre!...... Pierre!.... Ta médaille du pape...Donne, donne-moi vite... Oh! mais, donne-moi vite!...

—Mais, ma chère amie, remarqua le duc, avec la solennité d'un homme qui apporte un peu de bon sens au milieu d'extravagances féminines, quelques gouttes de vinaigre aux tempes et de l'eau de mélisse sur un morceau de sucre ramèneraient tout aussi bien cette pauvre demoiselle à la vie que la médaille, même bénie par le pape en personne, de votre fils!

—Qui donc est cette jeune fille? interrogea la princesse Gertrude extrêmement troublée.

—Le professeur de chant de ma fille.

—Ah! oui...... Mlle Lacaussade.... Comment ne l'ai-je pas reconnue tout de suite?.... Elle m'a toujours été si sympathique!

Et elle s'agenouilla auprès de la duchesse, à laquelle les paroles de son mari avaient fait hausser les épaules et qui répétait:

—Pierre, ta médaille, tout de suite; je t'en prie!

Pierre avait entr'ouvert son gilet, sa chemise et, de dessus son scapulaire, arrachait une petite médaille représentant le pape Pie IX et la remettait à sa mère, qui la plaça auprès de celles de Natacha.

Elles étaient absolument identiques.

—Mais que signifie, maman?...

—Nous n'avons pas de temps à perdre en explications. Occupe-toi tout de suite, d'envoyer chercher le père de Mlle Lacaussade, ou cours y toi-même; nous n'avons aucun besoin de toi pour l'instant.

—Vous ne la croyez pas en danger, mère?

—Je la vois simplement brisée par une accumulation de chagrins et d'émotions; et c'est une maladie dont on guérit vite.... avec le bonheur.

—Oh! mère, mère! Tu m'emplis l'âme de joie! s'écria Pierre.

Et, ayant embrassé sa mère avec fougue, il s'élança hors du salon, bondit à travers la cour. Et, se plaçant sur la porte de la rue, il allait, pour ne pas perdre de temps, héler le premier fiacre qui passerait, lorsque Vieux Cerbère se permit de l'interroger.

—C'est pour aller prévenir la famille de cette pauvre demoiselle, monsieur Pierre.

—Mais naturellement.

—Eh bien, pas la peine de courir jusqu'à la rue de Mogador. Le papa est à deux pas d'ici. Quand elle vient donner sa leçon à Mlle Claire, lui il est dans un coin du voisinage, à l'attendre: il ne se montre pas trop près de la maison, rapport qu'il ne tient pas à se faire voir; mais je l'ai aperçu tout à l'heure, au coin du boulevard des Invalides. Il m'a fait son petit signe d'intelligence pour que j'avise sa fille à sa sortie.

Et papa Cypriano était en train, en effet, de se promener sur le boulevard des Invalides, en murmurant le "Bojé, Tsara Kran" dont la mélodie obsédait décidément son cerveau, lorsque Pierre l'aborda; et, pour ne pas trop le troubler, l'officier dit d'abord:

—Ah! aujourd'hui, je vous prends; vous ne refuserez pas de venir chercher Mlle Lacaussade à la maison?

Le vieux chanteur essaya de protester. Ce serait de l'indiscrétion; M. le duc ferait sûrement la grimace; et puis il n'avait que son costume de "tous les jours".

Mais Pierre le tenait, l'entraînait et lui avouait peu à peu que sa fille avait eu une légère indisposition....

—Il sera préférable que vous la rameniez en voiture.

Papa Cypriano s'arrêta près d'une minute, tout suffoqué.

—Elle n'est pas malade, au moins?

—Non, non! Pas autre chose qu'une indisposition.... Peut-être son corset trop serré....

—Ah! monsieur, est-ce que, avec sa taille, on a besoin de se serrer?

A continuer.

FEUILLETON.

Trois femmes.

SARAH BERNHARDT. — ÉLÉONORE DUSE.—AIMÉE DESCLÉE.

Mme Sarah Bernhardt, de retour de ses triomphales tournées en Amérique, vient de rentrer en France, et l'on annonce en même temps que Mme Eléonore Duse, l'actrice italienne dont le talent a été acclamé, en dehors de son pays, sur les scènes allemandes, autrichiennes, anglaises, est en ce moment à Paris. On ajoute qu'il ne serait pas impossible qu'elle y donnât quelques représentations et s'y montrât dans les rôles où l'on est accoutumé de voir Sarah Bernhardt

L'étude suivante, où ces deux artistes sont mises en parallèle et rapprochées, d'autre part, d'Aimé Desclée, acquiert donc de ce fait un intérêt particulier. Elle a été écrite par une compatriote d'Eléonore Duse, Mme Néera, une Milanaise à qui la littérature italienne contemporaine doit quelques-uns de ses romans les plus justement estimés.

—

Un soir—il y a sept ou huit ans de cela—l'affiche des *Filodrammatici*, à Milan, annonçait une représentation de la *Dame aux camélias*, avec Sarah Bernhardt. Le théâtre était plein. Marguerite Gauthier, en une délicieuse toilette vert d'eau dont le savant décolleté, par son entente de l'ombre et de la lumière, était à lui seul une merveille raffinée, jouait son rôle de sirène en présence d'un public enthousiaste de son talent et de sa grâce.

Tout près de moi, à un fauteuil d'orchestre, un tout jeune homme, élégant et ganté de clair, expliquait à son ami comment Sarah Bernhardt était la première actrice vivante. "La Duse! ajoutait-il vivement, ah! ne me parle pas de la Duse! c'est une guenon, elle veut singer Sarah et n'en est que ridicule, une guenon, te dis-je!"

Ce mot m'est resté longtemps dans l'esprit, et encore aujourd'hui, quand le visage pâle et douloureux de la Duse me revient à la mémoire, quand à une vitrine son profil irrégulier et ses yeux pensifs arrêtent mon intention, il me semble revoir les gants clairs de son Zoïle inconnu et l'entendre: "Une guenon, te dis-je."

D'où vient, dans les belles heures d'admiration, ce bas instinct, ce besoin cruel d'immoler des victimes aux pieds de l'idole? Peut-être est-ce un atavisme barbare qui se réveille en nous, la victoire ne nous semblant pas complète si aux hourras du vainqueur ne se joignent pas les plaintes du vaincu? Est-ce la misérable infirmité de notre âme qui ne permet pas de donner d'une main sans retirer de l'autre! Est-ce la faiblesse de notre œil qui ne nous permet pas de voir plus d'une étoile à la fois?

Une comparaison entre deux personnalités que tout le monde théâtral connaît, peut être intéressante à condition d'être objective et de n'avoir pour parti pris que la recherche de la vérité. Il sera toujours difficile de prouver, d'une violette ou d'une orchidée, laquelle est la plus belle, mais du moins on peut dire leur charme respectif sans mettre flamberge au vent. Je commence d'ailleurs par avancer que s'il existe deux femmes dissemblables, c'est à coup sûr Sarah Bernhardt et Eleonore Duse.

Sarah Bernhardt était déjà célèbre quand, dans une troupe italienne de second ordre, se révéla une jeune actrice, pour la joie et l'espoir de ceux qui regrettaient la disparition précoce de Marini et de Mme Tenero. De Naples, elle vint à Milan, presque inconnue encore, mais soudain acclamée par l'élite du public qui se pressait dans le vaste et lointain théâtre Carcano, et encombrait, spectacle rare, le solitaire cours de la Porte-Romaine d'une longue file d'équipages et de fiacres. Ce fut à cette aurore de sa réputation que je connus Mme Duse.

Je la vois encore dans son appartement, vêtue d'une robe café au lait, les mains croisées sur la poitrine, l'air simple et modeste d'une aimable femme du monde, un jour de réception; elle me dit de cette voix un peu nasilleuse, un peu faible: "Quand je parais la première fois devant un nouveau public, le premier mouvement est pour ma laideur," et elle sourit mélancoliquement. En effet, un vieux journaliste, critique connu, avait écrit d'elle la veille, en cherchant l'expression la moins défavorable: *Elle n'est pas jolie*. C'est vrai, elle ne l'est pas. Plutôt petite, maigrelette, sans rien de ce que Dumas fils définit si bien dans les *Idées de Mme Aubray*, elle n'a pas la silhouette élégante de quelques maigres, ni l'allure imposante de quelques belles femmes. La toilette est plutôt un embarras pour sa personne. elle n'est pas faite pour traîner après